

Émile DURKHEIM (1904)

“ Vie sexuelle dans l’ancienne Allemagne ”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Émile Durkheim (1904)

“ Vie sexuelle dans l’ancienne Allemagne ”

Une édition électronique réalisée à partir d'un texte d'Émile Durkheim (1904), « [Vie sexuelle dans l'ancienne Allemagne](#). » Texte extrait de la [l'Année sociologique](#), n° 7, 1904, pp. 439 à 440. Texte reproduit in [Émile Durkheim, Textes. 3. Fonctions sociales et institutions](#) (pp. 144 à 146). Paris: Les Éditions de Minuit, 1975, 570 pages. Collection: Le sens commun.).

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter, 8.5'' x 11'')

Édition complétée jeudi, le 17 octobre 2002 à Chicoutimi,
Québec.



“ Vie sexuelle dans l'ancienne Allemagne ”

par Émile Durkheim (1904)

Une édition électronique réalisée à partir d'un texte d'Émile Durkheim (1904), « [Vie sexuelle dans l'ancienne Allemagne](#). » Texte extrait de la [l'Année sociologique](#), 7, 1904, pp. 439 à 440. Texte reproduit in [Émile Durkheim, Textes. 3. Fonctions sociales et institutions](#) (pp. 144 à 146). Paris: Les Éditions de Minuit, 1975, 570 pages. Collection: Le sens commun.).

Un des principaux problèmes que soulève l'histoire de la moralité sexuelle, non seulement en Allemagne mais dans toute l'Europe, est de savoir comment s'y sont constitués les sentiments de pudeur et de réserve mutuelle qui dominent aujourd'hui le commerce des sexes. Ce qui est certain, c'est qu'ils ne sont pas primitifs. Les faits réunis par M. Bauer dans son ouvrage le démontrent une fois de plus ¹. Jusqu'à une époque relativement avancée du moyen âge, les deux sexes, au lieu de former, comme aujourd'hui, deux mondes distincts et séparés, mêlent constamment leur existence jusque dans les actes les plus

¹ Bauer Max, *Das Geschlechtsleben in der deutschen Vergangenheit*. Leipzig, 1902.

intimes de la vie. C'est ce qui ressort notamment du chapitre consacré aux bains. Hommes et femmes se baignaient ensemble, et dans un état de nudité à peu près aussi complet que possible. De là, naturellement, des excès que les prescriptions de l'Église et de l'autorité civile s'efforcèrent, mais sans beaucoup de succès, de combattre. Sur ce point, les sociétés médiévales offrent un curieux contraste avec les tribus, pourtant beaucoup plus grossières, de l'Australie et de l'Amérique du Nord où la séparation des sexes est, d'ordinaire, absolue, où il est interdit aux garçons et aux filles de se voir et même de se parler.

On est donc fondé à croire que, si cette séparation a fini par s'établir chez les peuples européens, ce fut pour d'autres causes que dans les sociétés inférieures. L'auteur ne se préoccupe pas de rechercher quelles furent ces causes ; cependant, il nous donne, chemin faisant, quelques indications qui pourraient aider à résoudre le problème. Sans doute, il est probable que la défaveur avec laquelle le christianisme a toujours considéré le commerce sexuel ne fut pas sans jouer un rôle important dans la genèse de ces idées et de ces pratiques ; tout rapprochement trop intime fut regardé comme un acheminement au péché et, à ce titre, proscrit. Mais il n'est pas improbable que certaines conceptions artistiques eurent aussi leur part d'influence. Dès le temps de la chevalerie, sous l'action de causes qui n'ont jamais été bien analysées, la femme a acquis un prestige qu'elle n'avait jamais eu jusque-là ; elle est devenue comme l'incarnation de l'idéal esthétique et même moral, la représentante, par excellence, de toutes les finesses, de toutes les élégances de la civilisation. Un tel changement ne pouvait pas ne pas affecter les rapports des sexes. La promiscuité d'autrefois était incompatible avec la dignité dont la femme était désormais revêtue ; elle se laisse donc moins facilement approcher ; par suite de la distance morale qui, dès lors, les séparait, les deux sexes mêlèrent moins leur existence que par le passé. Or cette séparation s'établit d'abord dans la littérature, dans les romans de la chevalerie ; et c'est de là seulement qu'elle passa dans la vie réelle. Il y eut ainsi, semble-t-il, une curieuse réaction du monde de l'art et de l'imagination sur le monde de la réalité.

Une autre question non moins intéressante est celle de savoir comment se fit la séparation radicale entre l'amour libre et l'amour à l'état de mariage. A l'origine du moyen âge l'un et l'autre ne sont que faiblement différenciés ; la facilité des mœurs était très grande et toute sorte d'excès tolérés. Ce qui semble bien avoir rendu la conscience publique plus sévère sur ce point, c'est l'avènement de la bourgeoisie à la vie politique. Ce qui est certain, c'est que pour protéger leurs femmes et leurs filles, les bourgeois sentirent le besoin de canaliser la débauche. De là vint l'institution des maisons de tolérance (fin du XIII^e siècle), à l'histoire desquelles l'auteur consacre un chapitre intéressant.

Elles constituaient un véritable service public. Le tenancier était considéré comme un véritable fonctionnaire de la commune ; il prêtait serment, s'engageant non pas seulement à rester fidèle à la commune, mais à entretenir un nombre fixé de femmes « propres et saines ». Les prix étaient tarifés officiellement. Seulement, en échange de ce monopole, le tenancier ne devait jamais recevoir dans sa maison une femme ou une fille de la localité. Le caractère de ces établissements explique le rôle que jouaient parfois les prostituées, et les sentiments très mélangés dont elles étaient l'objet. On les voit souvent figurer dans des cérémonies publiques. On leur concédait parfois le droit de cité, comme prix des « bons services » qu'elles avaient rendus à la jeunesse. Cette situation dura jusqu'au XVI^e siècle. C'est seulement à ce moment que les idées courantes sur la prostitution officielle commencèrent à changer.

C'est à ces deux questions que se rapportent les principaux renseignements contenus dans ce livre. Nous signalerons pourtant, en outre, un chapitre sur le vêtement et un autre sur les charmes d'amour.

Fin de l'article.